

Le Tiers : l'écart et la trace

Soirée sur le Tiers à Cahors

Lionel Savignac – juin 2022

Cette réflexion est partie de la lecture d'une proposition de Nietzsche qui annonçait il y a tout juste 100 ans: « *Hélas, le temps est proche où l'homme ne mettra plus d'étoile au monde* ».

Il y a tout juste un siècle Nietzsche comparait l'humanité de demain à une plage de sable ; tous les humains disait-il « *seront très égaux, très ronds, très conciliants, très ennuyeux* ». Nietzsche tient ce propos en plein essor industriel et pressent, comme bien d'autres, que ce modèle aura des conséquences fâcheuses sur l'homme des temps modernes. Et si l'avènement de cet Homme venait expliquer une partie du malaise actuel que je ramènerai ici à un malaise dans la triangulation.

Parler du tiers, c'est parler du rapport que l'homme entretient avec la transcendance qui se définit comme un mouvement de dépassement en état supérieur ou d'un autre ordre pour aller au-delà des possibilités apparentes. Un mouvement vous l'aurez remarqué qui se parle dans des lignes verticales et périphériques, lignes que je crois absentes du modèle industriel à l'image du tapis roulant d'une chaîne de production qui impose stricte application des normes, cadence imposée et gestes répétés.

Le modèle de l'industrie a quelque chose de binaire qui exige de l'homme une adhésion sans faille et ne tolère ni écart ni prise de distance.

Nietzsche s'interrogeait sur les effets de cette soumission annoncée, sur la part que l'homme allait devoir sacrifier pour devenir si rond, conciliant et ennuyeux ; sur celle qui allait lui rester pour créer, dépasser et se dépasser face à ce système aliénant. Taylor lui-même, en son temps, n'annonçait-il pas : « *Dans le passé l'homme était au centre de tout. Ce sera désormais le système* ». Un système qui sera alors défendu à tout prix quand bien même ce dernier œuvrerait contre l'homme lui-même comme on le voit dans le traitement de nombreuses situations de maltraitance envers des usagers ou encore dans des contextes de tyrannie managériale.

Car personne ne peut ignorer aujourd'hui que la configuration industrielle gagne tous les jours un peu plus de terrain dans les lieux qui accueillent les hommes en situation de vulnérabilité comme dans bien des espaces propices à la création du lien social. Il colonise tous les établissements priés d'adopter une logique marchande et se pose comme référence avec pour conséquence d'installer des schémas d'organisations bien terrestres qui ont tendance à écraser les perspectives.

Pour le dire autrement seul compte le terrestre qui, trop souvent, confine au terre-à-terre en contrariant, empêchant ou interdisant le recours au céleste.

Je crois que le sociologue Pierre Bourdieu ne disait pas autre chose lorsqu'il avançait il y a trois décennies : « *L'obscurantisme est de retour. Mais cette fois nous avons affaire à des gens qui se recommandent de la raison* ».

Or ce sont aussi les perspectives qu'il est important de considérer pour les affaires d'accueil,

d'accompagnement, de relation et de paroles.

Un mot emprunté au vocabulaire topographique illustre cet impératif de perspectives pour s'orienter devant ce qui est invisible pour les yeux et indigeste pour la pensée ; peut être le connaissez vous, c'est le mot azimut parfois orthographié azimuth qui vient de l'espagnol « acimut » issu lui-même de l'arabe « as-simt » qui signifie direction.

L'azimut est l'angle sur un plan horizontal entre la direction d'un objet et une direction de référence calculée à partir d'un point céleste, au passage souvent figuré par une étoile.

L'azimut se trouve être précieux pour préciser la localisation d'un objet ou une direction à emprunter difficile à fixer depuis le plan terrestre devant un paysage au relief complexe et accidenté. L'azimut évite de perdre la boussole.

J'en arrête là avec ce détour topographique dont les détails pourraient me perdre.

Mais alors si la notion d'écart apparaîtrait évidente à l'endroit de cette réflexion sur le tiers, celle de la trace comme je l'ai titré l'est sans doute beaucoup moins. Je ne parle pas ici de la trace écrite que l'on trouve dès que l'on ouvre son PC sitôt assis dans son bureau et qui bien souvent tombe dans l'oubli l'instant d'après. Non je parle de la trace qui reste, celle qui s'imprime durablement dans les mémoires, celle dont la présence porte la marque d'une pratique engagée qui autorise la mise en récit spontanée et soutient les accompagnements les plus incertains.

En guise d'illustration je reprendrais les mots d'une éducatrice lors d'une séquence qui s'est déroulée il y a quelques années, séquence que j'aurais pu titrer (encore un titre) : Le jour où je me suis senti tiers.

Je précise qu'il ne s'agit pas tant de ma propre personne que du dispositif de Groupe d'Analyse des Pratiques que je soutenais depuis 3 ans et demi auprès d'une équipe éducative. Ces GAP, parfois GAPP avec deux P pour Pratiques Professionnelles, si proche, trop proche à mon goût des célèbres E.P.P, acronyme des Évaluations des Pratiques Professionnelles... A cette désignation j'ai une nette préférence pour le mot supervision car aux évaluations je préfère l'élévation, cette hauteur prise qui rajoute une dimension à notre vision afin d'élargir l'angle de vue.

Nous étions donc en GAP ou plutôt en bilan de GAP puisqu'il était le dernier d'une séquence annuelle et nous faisons un tour de table lorsque cette éducatrice a pris la parole pour dire :

« Ce temps de GAP se différencie des autres temps de l'institution car dans notre quotidien d'éducateur, dès que nous faisons une remarque ou une réflexion sur nos accompagnements, nous nous empressons de la décliner en plan d'action et là tout s'arrête. En GAP c'est pas pareil... ».

J'ignore pourquoi ce « c'est pas pareil » resté ouvert fait trace des années après ; mais je suis certain d'avoir vu, ce jour là, dessiné sur le visage de cette éducatrice, un ciel prêt à mettre au monde des milliers d'étoiles.

Lionel SAVIGNAC
juin 2022